6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.26 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr. — Autres Départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr. — Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE — Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Lundi 2 Novembre 1908

C'était hier la Toussaint, ce jour où toutes les villes ont beaucoup de vie, sont gaies de beaucoup de fleurs, à cause des Morts...

Lille n'échappe pas à la loi commune. On y a célébré comme partout cette mélancolique fête introductrice de l'Hiver, de l'Hiver nous attendant au seuil des cimetières, invisible et grave, sous l'arc de triomphe aux flambeaux renversés, parmi les guirlandes de fleurs, couleur de chair et de crépuscule, qui s'en iront mourir comme l'année, comme nos ennuis, comme nos souvenirs, comme nous-mêmes...

Ce jour de la Toussaint est un jour solennel et sévère à vivre, parce qu'il nous présente tout à la fois les pensées diverses, opposées de l'Hiver et des Fleurs, de la Mort et de la Foule, de Ce qui n'est plus, ne sera jamais plus, jamais plus, et de Ce que nous sommes dans le doux orgueil de sentir vivre en nous la vie...

Cela nous donne ce charme imprécis de comprendre qu'il y a au monde de grandes Fatalités immensément simples, comme la Loi qui donne un terme à toutes formes pour permettre une évolution nouvelle, de sentir que nous sommes les victimes certaines de ces Fatalités et que cependant nous aspirons le tendre parfum des roses un peu fanées, des feuilles mortes sur la terre mouillée, nous avons la volupté des larmes sur nos plus chers souvenirs, nous remplissons nos yeux de l'or du coucher de soleil ou des lumières mobiles de faces aimées, nous vivons enfin et nous sentons que cela aussi est une grande Force qui peut créer le Bien et le Mal.

On n'a pas si souvent que cela l'occasion de s'écouter vivre et de penser à ce qu'il y a de puissance en nous pour réaliser les plus belles œuvres ou commettre les pires bassesses. Il est bon parfois d'être triste et songeur, ainsi, pour mesurer son existence à celle des autres et se demander si l'on en fait quelque chose de digne, d'utile pour que, lorsque le Néant sera venu, il reste tout de même de soi un nouveau Bien ou une nouvelle Beauté qui permette aux futurs promeneurs des futures Toussaint d'aspirer mieux l'odeur des pétales humides, de jouir plus en paix du magnifique crépuscule, de méditer plus profondément, de vivre, par notre mort, une meilleure vie !

⁂

Parmi les chrysanthèmes de ce temps, je mettrai ce petit drame d'amour, bien en accord avec la mélancolie de toutes les souvenances, de toutes les fins automnales.

C'était en 1874. Déjazet, la grande artiste, se trouvait en représentation à Lille. Elle était en pleine puissance de séduction, de talent souple et spirituel. Les adorateurs ne lui manquaient pas, et chaque soir sa loge était encombrée de fleurs et de billets.

Déjazet, bonne fille, riait, donnait les fleurs à son habilleuse et s'amusait, aux dépens des adorateurs, du contenu de leurs « poulets » enflammés.

Elle avait remarquée, entr'autres, la lettre qui, chaque jour, lui venait d'un jeune musicien de l'orchestre, lui disant en termes lyriques sa passion infinie et désespérée.

L'artiste s'amusait de ces épîtres comme des autres, intéressée pourtant, au fond, par cette tendresse fougueuse... Mais Déjazet regagna Paris, oubliant les lettres du petit musicien et lui-même...

Elle était à peine rentrée dans la capitale, pourtant, qu'un mot de Lille vint l'y rejoindre.

C'était encore du petit musicien, mais ce n'était plus long, ni implorant, ni lyrique... C'était simple, tout simple :

« Je meurs de vous avoir aimé ! »

Déjazet apprit bientôt que son humble amoureux s'était suicidé.

Elle revint sur-le-champ, toute alarmée, à Lille. Les funérailles du jeune homme étaient à peine finies. Elle apprit qu'il était très pauvre.

Déjazet acheta du terrain pour l'ensevelir dignement, paya au marbrier le coût d'une stèle, fit couvrir la tombe de fleurs...

Tous les ans, à la Toussaint, elle en envoya, jusqu'à sa mort, pour orner la stèle du petit musicien qui l'avait tant aimée...

Et maintenant, au cimetière de l'Est, vous pouvez voir dans l'allée qui longe la clôture de gauche, un petit monument moussu, abandonné. C'est là que gît l'enfant mort d'amour, un des plus cruels et doux souvenirs de Déjazet.

⁂

La Toussaint passée, c'est l'Hiver qui est consacré.

Les rues se décident à quitter leur tenue d'été. Les cafés suppriment leurs terrasses, les magasins exposent les parures hivernales, les bouquetières des trottoirs se font rares, mais les marchands de marrons, les étalages improvisés où s'offre la « belle Valence », les vendeuses de chaudes pommes de terre et de soupe s'installent aux carrefours.

Finies les chansons de l'artiste en plein air qui a planté son harmonium sur la place de la République. Bientôt la bise aigre empêchera sa clientèle de s'attarder à écouter ses romances plaintives...

Il essaiera de tenir sa place jusqu'aux derniers beaux jours, par besoin de gagner sa pitance, sans se douter qu'il joue un grand rôle dans la cité et que son départ fera l'hiver plus triste.

Chaque soir, autour de ses quinquets fumeux, de l'harmonium nasillard où son compagnon pianote lentement les mélodies langoureuses, une foule d'ouvrières, de modistes, de trottins, vient encore faire le cercle. L'Homme vend quelques chansons. Entre les petits doigts piquetés par les aiguilles se tendent les papiers des couplets. Cinq têtes se penchent sur la même chanson, cinq têtes mutines devenues sérieuses, attentives.

L'Homme commence à chanter. Et c'est presque toujours, triste et dolente, une chanson d'amour, de désespérance, une mélopée sur le cœur et les promesses, et l'âme sœur et les caresses.

Dans l'air nocturne, la chanson plaintive frissonne, se pose sur toutes les âmes populaires de l'auditoire, exagère en eux l'angoisse attristée de l'amour et fait s'épanouir cette obscure mélancolie que portent les foules... C'est, dans une allure banale, la berceuse de Ceux qui travaillent et espèrent toujours, toute la vie, un grand éclat qui ne se fait jamais, c'est la complainte des délicates sensibilités des femmes, heurtées par les chocs brutaux de l'existence, par les façons brusques des hommes, c'est la musique lente et confuse qui se modulant comme les soupirs, comme les sanglots, comme les mots de tendresse, qui sont au fond de toutes ces gorges du peuple et qui jamais peut-être ne sauront en sortir.

Pendant que l'Homme chante, les femmes et tous chantonnent, fort gravement. Les phrases sont ampoulées, les motifs sont du pire mélo, mais ne riez pas !

Cette foule chante, et pendant ce moment elle dit sa douleur de vivre, d'aimer, de n'être pas comprise ni heureuse. Elle est toute à sa plus généreuse illusion, et ce qu'elle n'oserait dire, elle le chante, en mettant les plus purs et ardents sentiments dans cette chanson ridicule seulement à la manière des masques d'acteurs d'une simple et humaine et splendide tragédie.

Ne riez pas quand la Foule chante. Elle oublie son mal en le confiant au vent sur un mode assourdi, alterné... Cela ressemble de loin au bruissement d'une mer trop grosse, trop trouble, si lasse qu'elle n'en bouge qu'à peine en se plaignant longuement... Cela charme avec un peu d'angoisse. Cela fait songer aux causes de cette sourde douleur...

Hélas ! le vent de la Toussaint emportera avec les feuilles mortes, les feuilles de chansons... Mais dans l'hiver, scandé par le tic-tac des machines à coudre, les airs appris reviendront aux souvenirs...

Les marchands de chansons sont marchands de rêve...

WILL.

Hier & Aujourd'hui

SYNDICALISME

Il fut un temps où les militants ouvriers définissaient le syndicalisme de la façon la plus simple et où ils ne se querellaient pas entre eux sur le point de savoir quelle route ils devaient suivre pour arriver au but qu'ils poursuivent. Pénétrés de cette vérité indéniable qu'un prolétariat étroitement uni pouvait obliger les pouvoirs publics et le patronat à lui consentir de meilleures conditions d'existence, ces militants n'eurent d'autre préoccupation, après le vote de la loi de 1884 sur les syndicats professionnels, que d'éveiller la conscience ouvrière, de faire germer en elle des idées de justice et de solidarité.

La tâche fut d'autant plus rude que le haut patronat, qui avait senti le danger devant résulter pour lui d'une fusion des forces ouvrières, contrecarrait leur propagande, leur suscitait toutes sortes de difficultés, subventionnait la trahison et recrutait dans la presse à tout faire des insulteurs qui accusaient nos camarades des pires intentions. Parmi les épithètes très variées dont on les gratifia abondamment, celle de « meneurs » eut le plus gros succès dans les milieux bien pensants

Nos militants étaient des meneurs parce qu'ils cherchaient à unir, nationalement et internationalement, par un lien moral indissoluble, les travailleurs opprimés par une poignée de capitalistes.

Meneurs ! parce que dans les réunions ouvrières, dans les congrès corporatifs, ils demandaient pour la masse productrice de tous les biens, des améliorations qui ne représentent qu'une partie infime de ce qui lui est dû.

Meneurs ! parce qu'ils risquaient leur pain, leur liberté, pour le bien-être de la classe qui les avait désignés pour porter aux pouvoirs publics ses légitimes revendications.

Cette hostilité violente de la classe capitaliste trempa pour ainsi dire les courages. Prenons un exemple. On a traqué, sabré, arrêté, condamné les militants mineurs ; les compagnies ont congédié, jeté à la porte des corons, sans ressources, sans pain, ces homme que l'on désigne aujourd'hui comme des syndicalistes vieux jeu. Tel militant, signalé comme une forte tête, avait son livret marqué d'un signe conventionnel et pour ne pas être brutalement éconduit, partout où il se présentait, il était parfois obligé de s'embaucher sous un nom d'emprunt.

Cela a-t-il nui à l'organisation ouvrière ; retardé le développement du Syndicat des Mineurs ? Non. La force de ce dernier s'est accrue de toutes les violences policières, patronales et judiciaires.

Point n'est besoin d'énumérer les avantages dûs à son labeur patient, à son effort persévérant et énergique. Tandis que le Parlement cédait à l'insistance de ses élus et votait des lois destinées à protéger le houilleur dans son travail, dans sa vieillesse, les compagnies étaient contraintes de relever les prix de tâche, d'accorder des primes, de consentir des majorations de pensions.

Les bassins du Nord, d'Anzin et du Pas-de-Calais ont été le théâtre de luttes formidables. Ce n'était pas la révolution des manches à balai dont Varenne a parlé avec humour à Toulouse, mais bien la rencontre émouvante du Capitalisme égoïste et du Prolétariat désespéré. D'un côté, les multi-millionnaires des mines et toutes les puissances de conservation sociale ; de l'autre, jusqu'à 80.000 grévistes farouches, résolus, se privant de tout pendant cinq, six et sept semaines, souffrant la faim, résistant aux plaintes des femmes et des enfants pour ne pas capituler.

Il semblerait à tout le monde que ces braves gens qui ont souffert pour améliorer leur triste condition, ont donné du syndicalisme une assez juste définition. Eh bien ! non. Il paraîtrait que tous ces conflits, qui ont eu pour résultats les lois minières sur les délégués à la sécurité, sur les caisses de retraites et de secours, sur la limitation des heures de travail, les conventions d'Arras, l'augmentation des salaires, ne sont que les manifestations d'un étroit corporatisme. Des rhéteurs insupportables cherchent maintenant à faire une distinction entre le Corporatisme et le Syndicalisme. Des théoriciens dangereux ont découvert que le Syndicat devait suffire désormais à tout, que le parlementarisme était un leurre, et que nous ne devions plus seulement nous occuper, dans nos organisations, de préparer de nouvelles conditions de vie aux exploités, mais bien chercher à détruire jusqu'au sentiment patriotique dans le cœur de nos adhérents.

Les accidents du travail, le repos hebdomadaire, la journée de huit heures; les conseils d'arbitrage, les retraites ouvrières, vieilles chansons avec lesquelles on berce la misère ouvrière ! Des gens qui ne connaissent pas le premier mot de la question sociale qui n'ont eu aucun contact avec les travailleurs, qui ignorent leur véritable mentalité, nous inondent d'écrits nébuleux, de productions amphibologiques, d'articles que les ouvriers ne veulent pas même essayer de comprendre

Pour nous battre contre l'ennemi : le Capitalisme, nous n'avons pas besoin de faire des phrases. Des munitions, de bonnes troupes valent mieux. Pour faire notre bout de chemin dans la voie du progrès social, le concours de tous ces intellectuels qui prétendent être appelés à faire le bonheur du peuple est parfaitement inutile. Déjà, des protestations vigoureuses se font entendre. Quand ils seront débarrassés des métaphysiciens qui encombrent leurs congrès, les ouvriers seront bien vite d'accord.

Emile BASLY,
Député du Pas-de-Calais.

CHRONIQUE

Le Langage de la Nature

« Je voudrais posséder un beau jardin et vivre à l'orée d'un bois ». Ainsi, jadis s'exprimait le sage Sylvestre Bonnard, dont les chers et doux mémoires eurent la fortune méritée d'avoir pour éditeur M. Anatole France. Et moi qui n'eus jamais, dans toute ma vie, d'autre ambition que de vivre comme ce bon érudit savait vivre, entre mes livres aimés, mon chat qui dort, ma servante qui bavarde afin de me rappeler, juste ce qu'il faut, que les vivants sont des importuns, il me manquait encore la petite maison, le bois et le jardin. Mais en fermant les yeux, je les voyais. La maison était en briques rouges pâlies, ou de vieux grès rose. Le bois était planté de bouleaux et de frênes, qui font un joli bruit, parce que leurs feuilles ne s'endorment jamais et chuchotent toutes ensemble.

Dans le jardin, rien que des fleurs dont je sais les noms, des phlox, des tournesols, des roses et des saponaires : elles sont mes vieilles amies, et reviennent me dire bonjour, suivant les mois et les saisons. Elles me disent : « Tu vieillis, tu vieillis ! Regarde grandir les ombres que font maintenant tes souvenirs sur ton âme. Mais vieillis sans mal faire, et en travaillant ». Le bois ne commence pas avant une prairie, plantée de pommiers. Il y paît un vieux cheval gris souris, qui ronfle en broutant. Oui, je voyais tout cela ! Alors, ces vacances, je suis parti pour chercher mon domaine.

J'allai dans une gare, je ne sais laquelle, et je pris un train pour aller n'importe où. A peine s'était-il ébranlé que je mis ma tête à la portière. C'est peut-être là ! Faut-il aller si loin, alors que j'ai lu tant de choses qui toutes font croire que la nature est si belle aux environs de Paris ? Madame Roland, dans sa jeunesse, ne dépassait point Meudon ; elle l'appelait « l'aimable Meudon » ; elle y allait « en habit frais et léger, avec un voile de gaze et quelques fleurs » ; elle y voyait passer des biches et contemplant la majesté des bois silencieux « rêvait, dit-elle, à ce qui lui manquait encore ». Car cette dame eut, semble-t-il, des élans précoces.

Je crois que les bois existent toujours et même les biches, tant la nature est difficile à tuer ! Mais il me fut impossible de les voir : une barrière m'en séparait. C'était une barrière très ridicule et très étrange, faite d'une longue avenue de poteaux de fer ou d'acier, qui portaient d'opaques écriteaux en bois peint. On y lisait « Essence pour automobiles, 55 centimes le litre ». Ou bien on y annonçait que la marque « Lumière » était la meilleure pour les cycles et motocycles. Un peu plus loin, s'étalait un tableau, grand comme une cathédrale : il représentait une nourrice, causant avec un militaire ; et cependant son nourrisson engraissait tout seul, parce que son biberon était breveté.

Saisi d'horreur, je pris un autre train, plus rapide. Mais je n'osais plus rien regarder. Je pressentais trop ce qui m'arriverait. Cependant quelqu'un me cria — c'était quelque part du côté des Andelys — d'une voix fort impérieuse :

— Voici les ruines de Château-Gaillard. Admirez les grandes ruines, les ruines sublimes de Château-Gaillard.

J'évoquais la majesté de mes souvenirs, l'histoire de la forteresse, faite pour des géants, que Richard Cœur de Lion, il y a sept siècles, bâtit en quelques mois sur une falaise de craie, presque inaccessible. Il l'aimait, il l'appelait sa fille, et cette fille de pierre, on l'apercevait jusqu'à Evreux. Je tournai la tête pour la voir et je la vis : en imitation. Elle couvrait une vaste toile peinte, dont elle formait le fond avec modestie. Mais au premier plan, énorme et plantureux, Richard Cœur de Lion battait un verre d'absinthe Cordonnier. Il ajoutait, d'un air réjoui : « C'est ma santé ! »

Ces Anglo-Normands ont tous les vices. Je m'en doutais. Il faut que la France soit tombée bien bas pour qu'elle soit forcée de s'allier à des gens pareils. Je pris la fuite ; je courus jusqu'en Suisse, la nuit, pour ne rien craindre. Je ne m'arrêtai même pas à Lucerne : c'est trop civilisé. Je suis sûr que les environs de Lucerne ne sont plus que des champs, des lacs, des forêts, des vallons, des glaciers d'affiches. Conduit par un guide intrépide, je gagnai un lieu sauvage, à six mille pieds d'altitude. L'air était pur, des aigles planaient, un chamois prit la fuite, faisant ébouler des pierrailles ; nul bruit, et nous étions seuls. « O nature ! m'écriai-je, te voilà enfin ! Je viens à toi, naïf comme un petit enfant. J'apprendrai ton langage, je n'en parlerai pas d'autre ». Et je levai les yeux, candide, enfin rassuré. Une montagne à pic bordait le paysage. Elle montait si haut dans le ciel que les aigles n'atteignaient pas jusque-là ; mais comme sa paroi était blanche, râclée, nettoyée ! Depuis le haut jusqu'en bas, en lettres de pourpre et d'or, larges comme un boulevard, hautes comme les pyramides, elle annonçait ceci : « Les meilleures saucisses sont les saucisses Schweitzer ! » Le soir, ces paroles magiques étaient éclairées à la lumière électrique. Tel est le langage de la nature, en Suisse.

Toutes les grottes, depuis les funestes publications de M. Martel, ayant été également éclairées à la lumière électrique, transformées en espèces de métropolitains, et par conséquent tapissées d'annonces, je ne songeai même pas à m'y réfugier. Epuisé de fatigue et de douleurs, je tombai sur un banc. Mais est-il, hélas ! utile de le dire, le dossier en portait ces mots, gravés au thermocautère : Mallez frères, meubles de jardin, pièges à loups ». Je fondis en larmes. Alors, plein de pitié, le chamois se rapprocha. Sur ses deux flancs, savamment tracée à la tondeuse, apparut une inscription. Je lus : « Touring-Club ».

Comme il était apprivoisé, il se mit à manger des cossettes perfectionnées, dans un sac attaché à son cou par un médaillon qui figurait, aux trois couleurs, le portrait du fabricant : un homme chauve, avec une grande barbe. Puis il s'éloigna, étonné de mon mépris. J'entendis, à côté de moi, une voix qui disait :

— Le Tribulat Bonhommet de Villiers de l'Isle-Adam ne s'était pas trompé. Bientôt nous remplirons le ciel d'annonces, avec des projecteurs lumineux. Car le ciel est vide, le ciel est vide ! C'est le congrès de la libre pensée qui l'a dit. Il ne faut pas que le ciel soit vide ! Nous le peuplerons avec du chocolat, des pilules américaines, des apéritifs hygiéniques, du champagne et des pneumatiques antidérapants. Mais j'ai encore une place à louer ; c'est entre Véga de la Lyre, les Trois Mages, et le Chasseur Orion ; la voulez-vous, pour réclamer un bon roman pornographique, ou bien le « Nu à travers Paris », photographies d'après nature ? Bon titre, monsieur, bon titre !

Il ajouta :

— Je suis directeur du trust mondial de la publicité par affiches. Il n'y a plus un pouce sur la terre qui ne soit à nous. Et dans huit jours vous verrez le ciel ! Ou plutôt vous ne le verrez plus jamais. C'est décourageant pour les hommes, de voir le ciel. Aussi sommes-nous des moralisateurs : le ciel conquis, nous allons annexer la Mort.

— La Mort ? dis-je.

— Oui, monsieur ! Il y a là une ressource immense pour la publicité, et je suis stupéfait — stupéfait et heureux tout à la fois — que personne jamais ne s'en soit douté. Nos statuts sont déposés, nos actions vont être émises, et je ne vous dis pas cela pour vous en placer un paquet, tout est pris ; les syndicat des grandes banques parisiennes ne les lâchera plus que bien au-dessus du pair. En même temps, quelles splendeurs défileront par les rues ! Imagine quelle pompe auront les funérailles, qui pourtant seront toutes gratuites, dès qu'on voudra bien s'adresser à nous ! Oui, plus il y aura de chars empanachés, d'ordonnateurs, de couronnes, plus à l'avenir les funérailles seront gratuites ! Nous n'y mettrons qu'une condition : le droit pour nous d'inscrire sur ces chars, ces couronnes, le chapeau de ces ordonnateurs, cette simple notice : « Ce mort est mort parce qu'il ne prenait pas la « Tisane thibétaine des bluffers ! » Ou bien : « Il avait cent trois ans, et pas un cheveu gris. Voilà le résultat du « Comagène ! »

Il dit encore :

— Je n'ai pas besoin d'ajouter que nous ferons la même chose pour les tombeaux, dont nous prendrons la construction à nos frais. « Si son automobile avait eu les pneumatiques « Clou d'Or », il n'aurait pas fait panache ! » Voilà ce qu'on pourra lire dans nos nécropoles, illustré par des monuments dus à des prix de Rome, autant que possible, à cause de la souplesse démocratique de leur talent.

— Hélas ! lui dis-je, et moi qui ne voulais que posséder un beau jardin et vivre à l'orée d'un bois..

— Un jardin, répondit-il, pourquoi pas ? Dans un jardin, il y a des fleurs. Avec des fleurs on peut tracer des caractères. Les caractères, cela ne peut servir qu'à la publicité. Si vous voulez...

Pierre MILLE.

PROTECTION DES MERES

Le Sénat a discuté dans sa dernière séance la proposition de loi de M. Strauss sur la protection et l'assistance des mères et nourrissons. L'indemnité demandée par le sénateur de la Seine pour le temps où les femmes enceintes ne doivent se livrer à aucun travail, qui grèvera le budget de près de 2 millions, effraye le ministre des finances.

Bien que nous pensions avec M. Caillaux que l'on ne saurait se montrer trop prudent dans le vote des lois qui augmentent dans de notables proportions les dépenses publiques, nous n'en sommes pas moins d'avis que, lorsqu'elles propositions répondent à une nécessité sociale, aucune hésitation n'est plus possible. La demande de M. Strauss est de celles-là.

Nos lecteurs ont encore présents à l'esprit les résultats de la dernière statistique sur les mouvements de la population en France accusant un excédent de près de 20.000 décès sur les naissances. Au moment où nous les avons publiés nous avons souligné en même temps les dangers que la dépopulation faisait courir à notre pays. Il est donc nécessaire de ne rien négliger pour y porter remède. Si l'on songe que ce sont les pauvres qui ont le plus d'enfants, on ne pourra nier que l'assistance donnée aux femmes qui travaillent ait des effets incontestables sur la natalité d'abord, sur la vitalité des enfants ensuite.

Cette aide est à tel point nécessaire que les secours ou les soins à donner aux femmes avant et après l'accouchement sont pour l'instant l'unique but — avoué tout au moins — d'un grand nombre d'associations charitables. Tout va donc pour le mieux, dira-t-on, et l'Etat n'a nul besoin de se substituer à l'initiative privée. Ce raisonnement serait exact si les œuvres dont nous venons de parler étaient simplement des institutions humanitaires. Mais elles ont en général un caractère confessionnel et n'ont été créées que pour faciliter le recrutement des fidèles. A la mère qu'elles ont secourue, elles demandent de leur abandonner l'enfant, et quelles que soient les opinions des parents, ils se voient forcés par reconnaissance de laisser suivre à leur enfant la carrière que lui tracent les gens d'Eglise.

Il n'est donc que temps d'enlever aux cléricaux un des derniers moyens qui leur reste de mettre la main sur la jeunesse.

ECHOS

ESPRIT PRATIQUE

Carnegie, Rockfeller et Morgan sont des précurseurs ; leurs plus modestes compatriotes songent à les égaler et même à les surpasser; les trusts les plus humbles ne sont pas les moins curieux.

Un journal de l'Etat de New-York publiait récemment l'annonce suivante:

« Un monsieur ayant perdu la jambe droite demande à faire la connaissance d'un monsieur à qui manque la jambe gauche, afin de s'associer à lui pour l'acquisition de chaussettes et de bottines. Pointure : onze pouces et demi. »

Les Américains peuvent perdre la jambe; ils ne perdent jamais la tête.

NEW-YORK-PARIS EN BICYCLETTE

Après « New-York-Paris automobile », voici qu'on se propose d'effectuer l'énorme trajet qui sépare ces deux capitales sur une modeste bicyclette. C'est un Allemand, Robert Hollnich, de Francfort-sur-le-Mein, qui veut réaliser à bicyclette cette randonnée formidable. Il a déjà effectué une partie de son voyage, puisque, parti le 14 juillet de New-York, il est arrivé avant-hier à une heure de l'après-midi à San-Francisco.

Holmich espère être de retour à Paris le 14 novembre 1909. S'il réussit cette course dans les délais convenus, il gagnera un prix de 50.000 francs.

AUTOGRAPHES AUX ENCHERES

Les autographes de nos présidents se vendent assez bien. Ainsi l'a établi une vente récente.

Mais la bizarrerie la plus imprévue préside à la cote des valeurs. C'est ainsi que des lettres de M. Thiers ne se sont vendues qu'à raison de 2 fr. 25 pièce, tandis qu'une lettre de M. Jules Grévy a atteint le chiffre respectable de 15 fr. Il est vrai que le premier prodiguait sa prose, tandis que le second s'en montrait avare. C'est une raison.

MM. Félix Faure et Casimir-Perier n'ont pas obtenu des enchères bien élevées, puisque le prix de leurs autographes n'a pas dépassé 3 francs.

M. Emile Loubet a été mieux partagé, car un simple avis, par lequel il informait un électeur influent qu'il lui accorderait audience, s'est vendu 11 francs.

Deux signatures du président Carnot ont atteint 17 francs, tandis qu'un quatrain en patois gascon de notre président Fallières, alors qu'il était bien loin de se douter qu'il serait un jour le chef de l'Etat, a trouvé amateur à 27 francs.

Enfin, le plus favorisé de tous a été le maréchal de Mac-Mahon, dont un autographe a été acheté 40 francs. C'est lui qui obtint le record.

Une noce tragique à Tourcoing

TROIS INDIVIDUS, QUI VEULENT TROUBLER UN REPAS DE NOCES, SONT EXPULSES PAR LE MARIE ET SES INVITES. — L'UN DES INTRUS REÇOIT DANS LA BAGARRE PLUSIEURS COUPS DE COUTEAU. — UNE ARRESTATION.

Samedi, Edouard Debelz, rattacheur, demeurant 30, rue des Flandres, se mariait avec Mlle Clémence Debruckère. Le mariage célébré, il retourna à son travail, ne voulant pas perdre un instant, mais il invita familles et témoins à venir le soir chez lui pour assister au dîner de noce.

La soirée fut on ne peut plus gaie jusqu'au moment où les invités entrèrent chez Hurstemon, 168, rue de Menin.

Dans cet estaminet, ils riaient et s'amusaient.

Quelques-uns y allaient même de leur chanson, lorsque Albéric Vandeputte entra.

Albéric Vandeputte habite, lui aussi, rue des Flandres ; c'est presqu'un voisin.

Il sembla peu satisfait de la gaîté qui régnait et bougonna quelque peu.

Cet incident jeta un froid qui ne devait pas durer bien longtemps, car de retour chez les mariés, tous les invités oublièrent Vandeputte pour ne songer qu'à faire honneur au repas.

UN GENEUR

Il était environ 2 heures et demie du matin, le souper était terminé, mais on causait gaiement entre la poire et le fromage. Albéric Vandeputte entra.

Arrivé à la porte de la salle à manger, il déclara qu'il voulait boire.

— On ne vend pas à boire ici, répondit Edouard Debelz.

— C'est pourtant un estaminet, répliqua l'autre.

— Non, ce n'est pas un estaminet, répliqua le marié, qui le reconduisit jusqu'à la porte.

Quelques temps après, on frappa à la porte. Edouard Debelz alla ouvrir. C'était Vandeputte qui revenait avec deux camarades rencontrés dans la rue.

Debelz voulut les empêcher d'entrer, mais il ne put y réussir.

Son frère, Théophile Delobel — Debelz, non parti par le nouveau marié, provient d'une erreur d'état-civil — se précipita alors dans le corridor et se mit à repousser les intrus.

UNE RIXE DANS LA RUE. — UN BLESSE

C'est à ce moment que le jeune Gustave Delobel, neveu d'Edouard et Clémence Debruckère, se mirent à crier que Vandeputte tenait un couteau dans sa main. Aussitôt Edouard Debelz se précipita vers la cuisinière, saisit un tisonnier, courut à la porte et en porta un coup au premier des trois hommes qu'il rencontra. Celui-ci fut Gustave Ornaert, tisserand, âgé de 31 ans, demeurant à Hallum, rue Saint-Sylvestre.

Cela fait, se figurant que tout était terminé, il revint dans la salle à manger, désertée par toute la partie mâle de l'assistance. Tout le monde était, en effet, sorti dans la rue et une rixe avait dû se produire.

En tous cas, quelques minutes après, Mme Boll, belle-sœur d'Edouard Debelz, faisait rentrer chez elle Ornaert, qu'elle soigna. Puis les hommes s'offrirent ensuite pour le mettre dans le chemin conduisant à sa commune.

Il refusa, disant qu'il allait se diriger vers le poste de police.

Et, à 6 heures du matin, des agents arrivaient qui emmenaient Edouard Debelz et son beau-frère, Camille Debruckère, teinturier, domicilié rue de la Latte, 70.

NOTRE ENQUETE

Nous nous sommes livré, dans le quartier, à une longue enquête qui nous a montré tout d'abord qu'elle devait être la cause primitive du drame et la manière dont la police tourquennoise opère en pareille circonstance.

Edouard Debelz fut marié en premières noces avec Antoinette Duchatel dont la sœur Mme Baisez, tient un estaminet rue de Menin.

Chez Mme Baisez, où, disait-on, Albéric Vandeputte, Gustave Ornaert et Auguste X..., avaient passé une partie de la nuit, on nous assure que Ornaert, qui avait bu plus que de raison, n'était pas venu avec Vandeputte, qu'il avait rencontré Auguste X..., de Roncq, par hasard, et qu'après avoir causé, ils s'étaient décidés à partir ensemble.

Vandeputte était bien venu à l'estaminet mais n'avait fait qu'y passer. Il y avait déjà une demi-heure qu'il était parti, lorsque, à onze heures et demie, Ornaert et Auguste quittèrent l'estaminet.

Et, entre deux heures et demie et trois heures, on retrouve les trois hommes faisant ensemble, l'assaut de la maison d'Edouard Debelz, 30, rue des Flandres.

C'est une étrange coïncidence.

CHEZ LES NOUVEAUX MARIES

Là, on est tout en émoi à cause de l'arrestation de Camille Debruckère, arrestation que rien ne justifie.

Il est vrai que la police a saisi un couteau et que — on l'assure du moins — il a été reconnu par Camille. Mais il est tout d'abord nécessaire de dire que ce malheureux est un peu faible d'esprit et qu'il est par conséquent facile de lui faire dire ce qu'on veut et d'en tirer des conclusions contre lui.

Voici comment fut pris le couteau et voici pourquoi on le considère comme l'arme du meurtrier.

Il est taché de sang, ce couteau.

Dans la matinée après les arrestations, un agent vint 30, rue des Flandres, et saisit quatre couteaux qui furent emportés au poste. Il en rapporta trois ; le plus pointu, le couteau couvert de sang, avait été conservé.

Or, le sang provenait, nous dit Mme Clémence Debelz, de lapins tués pour le dîner et tués justement avec le couteau.

Comme on le voit, ce n'est pas tout à fait la même chose.

LES BLESSURES D'ORNAERT

Quoi qu'il en soit, Ornaert est très sérieusement blessé et on a dû le transporter à l'hôpital dans un état excessivement grave.